

Voici un exemple d'une analyse d'un texte de type argumentatif. Pourquoi ai-je choisi ce type de texte ? Car le jour de l' "opposition", il est très probable que vous ayez à analyser un texte, au moins en partie, argumentatif. Un article de journal peut être par exemple orienté principalement vers le type argumentatif : critique (de film, de livre, d'un système politique), article d'opinion, etc.

Cette analyse n'est pas ce que vous aurez à faire le jour de l'examen car vous n'aurez pas le temps nécessaire. En effet, comme je l'ai déjà dit, même si cela peu paraître absurde, on ne vous donne en général pas plus d'une heure ou une heure et demi pour faire une analyse. Cela revient à écrire uniquement les caractéristiques principales !

Cet exemple ne doit donc pas vous servir de calque, de modèle mais plutôt de guide. En gardant cela à l'esprit, je pense qu'elle vous aidera dans de nombreux aspects (sinon je ne me serais pas donné tout ce mal à écrire tout ça 😊).

## Avant-propos

Il est convenu d'appeler "textes argumentatifs" les écrits qu'on appelait autrefois "textes d'idées" et qui ont pour objet d'expliquer une thèse, de dénoncer des réalités scandaleuses, de faire passer un message, de défendre une cause, d'entraîner le lecteur. Ce qu'on de commun tous ces textes, qu'ils soient marqués par la froide logique du raisonnement ou par les élans d'une conviction passionnée, c'est la volonté de convaincre.

De ce point de vue le mot "argumentatif" n'est guère satisfaisant, dans la mesure où il laisse entendre que le seul contenu (les arguments) décide du caractère de ces textes alors que la présence de l'auteur, la rhétorique et les effets d'un art souvent oratoire sont tout aussi déterminants. Il serait sans doute plus pertinent de parler de "textes-discours" ou de "textes discursifs", si ce dernier adjectif n'avait pas un autre sens.

Comme pour toute explication de texte, On devra, dans l'analyse du texte argumentatif, expliquer **ce que dit le texte** et montrer **comment il le dit**. L'un ne va pas sans l'autre.

Il ne faudra pas oublier de commenter les idées en tant que telles mais sans jamais réduire le texte à son contenu, en minimisant les aspects stylistiques, et notamment, le rôle de l'énonciation.

Voyons maintenant cet exemple. Il s'agit d'une analyse d'un discours présidentiel faite par Bruno Hongre.

### **Allocution télévisée (Campagne présidentielle, 1974, François Mitterrand)**

Après la disparition du Président Georges Pompidou nous avons tous compris qu'une période de notre histoire venait de s'achever. Les événements qui l'ont marquée, les hommes qui l'ont illustrée, les réussites, les échecs, le pour et le contre relèvent désormais du jugement de la postérité. Pour reprendre une expression fameuse qui s'appliquait à une autre époque, je dirai à mon tour : " Le gaullisme est un bloc " comme tout bilan il présente un passif, il présente un actif, mais c'est un héritage qui n'a pas d'héritier.

Voilà pourquoi je voudrais réfléchir avec vous à la situation de la France, en un moment où tout peut être décidé et puisqu'il s'agit de cela, réfléchir au rôle dans notre pays du Président de la République. Hier il était tout, demain il sera et restera le premier. Il ne faut plus qu'il soit le seul. Notre peuple est majeur, il a grandi le long des siècles, chacun de vous exerce ou a exercé une profession, un métier. Les plus anciens ont beaucoup d'expérience, les plus jeunes ont beaucoup d'ardeur, les mères de famille sont un gouvernement qui doit tout faire à la maison, tout prévoir et tout apaiser, et combien qui sont seules ont appris rudement la lutte pour la vie.

Les nouvelles du monde entier entrent sous votre toit, l'école, l'université ouvrent l'esprit à la plupart des grands problèmes qui se posent à l'intelligence.

Bref, vous allez dire votre mot et, bien au-delà du bulletin de vote que vous mettrez dans l'urne le 5 mai, vous devrez et vous pourrez choisir pour le présent sans renoncer jamais à vos responsabilités d'avenir. J'exprime là ma plus profonde conviction.

Un vrai candidat à la Présidence de la République représente un ensemble de forces politiques, économiques, sociales, culturelles. Il propose des idées, il énonce des choix, il montre une direction et il s'adresse à tous les Français pour obtenir

les suffrages de ceux qui se reconnaissent en lui, et s'il ne le fait pas, c'est qu'il cherche à tromper tout le monde.

Eh bien moi, je considère comme un honneur d'être le candidat de la gauche, au nom de tous ceux qui se sont engagés sur le programma commun et de tous ceux qui se placent dans la perspective d'un choix de société où citoyens, travailleurs, seront de plus en plus appelés à dédier eux-mêmes de leur sort. Je le fais comme je le peux de toute ma raison, et croyez-le, de tout mon cour, et j'essaie de déterminer des moyens qui permettront à notre peuple de vivre mieux.

Certes, on m'objectera : " mais tous les candidats disent la même chose", mais la question ce n'est pas seulement de le dire, c'est aussi de le pouvoir. Comment celui-ci pourrait-il susciter le progrès alors qu'il s'appuie sur des privilégiés, c'est-à-dire ceux qui tirent profit des inégalités ? Comment celui-là pourrait-il accomplir les réformes qu'il a refusé d'accomplir depuis près de dix ans ?

Ce dont j'ai le plus souffert, c'est de constater que la majorité des Français comptait bien peu pour le gouvernement, et quels Français ! ceux qui produisent, ceux qui travaillent, ceux qui supportent la rigueur d'une vie difficile.

Elu Président de la République, je respecterai et ferai respecter les engagements pris envers vous tous dont je viens de parler. Ce faisant, j'ai constance de servir l'intérêt supérieur du pays. Un président de la République, il est le Président des Français, le Président de tous les Français. Il y a la France et sa place dans le monde, il y a notre peuple et l'unité de la nation.

J'appelle tous ceux qui ont fait ce choix, tous ceux qui veulent nous rejoindre, à le comprendre. J'appelle celles et ceux qui se sentent et qui se savent à nos côtés, mais aussi, tous ceux qui n'y sont pas encore, mais dont le cœur a déjà parlé.

## NATURE DU TEXTE ET SITUATION HISTORIQUE

Il s'agit de la première allocution politique de François Mitterrand, alors candidat à la Présidence de la République, en avril 1974, dans le cadre de la campagne électorale officielle, à la télévision.

Plus que tout autre orateur, un homme politique emploie la parole pour nous convaincre, nous faire agir, obtenir notre adhésion. Le discours politique entre donc de plein droit dans la catégorie des textes argumentatifs. Devant ce texte comme devant les autres, notre tâche est d'analyser le fonctionnement, d'apprécier sans doute l'habileté du locuteur, mais surtout d'exercer notre fonction critique : puisqu'on veut nous faire agir, réagissons en élucidant **les procédés par lesquels l'orateur cherche à nous entraîner ou nous séduire**. L'étude des moyens utilisés dans ce texte, dont la qualité n'est sans doute que moyenne, pourra alors nous rendre clairvoyants sur bien d'autres discours.

Un mot de la situation historique. En avril 1974, le Président Georges Pompidou meurt du cancer. Il était le successeur et l'héritier politique du général de Gaulle. Un grand vide se crée, et de nouvelles élections présidentielles sont organisées. Trois candidats à la présidence de la République ont de réelles chances d'être élus : Valéry Giscard d'Estaing, jusqu'alors ministre des Finances de Pompidou, Jacques Chaban Delmas, ancien Premier ministre, et François Mitterrand, opposant n°1 au régime en place. Les deux premiers candidats se prétendent l'un et l'autre successeurs de la majorité et héritiers du gaullisme. François Mitterrand est soutenu par les forces de gauche, qui ont signé un " programme commun de gouvernement " : il prétend redonner la voix au peuple, s'opposer à la gestion autocratique du pouvoir présidentiel et, en même temps, récuser le fait que ses concurrents puissent revendiquer l'héritage gaulliste. Ces quelques rappels suffisent pour comprendre certaines allusions de son discours et le climat politique dans lequel il est prononcé.

Un mot enfin sur les conditions précises dans lesquelles cette allocution a été prononcée. IL s'agit d'une allocution télévisée, la première de la campagne électorale de Mitterrand à la télévision. Elle a donc forcément un caractère général : le candidat doit se présenter, se situer, dire pourquoi il est là. D'autre part, c'est un texte dit oralement, non pas devant un public réel, mais devant une caméra de télévision: il est donc difficile, périlleux, de s'adresser à haute voix au téléspectateur absent; l'orateur doit créer le lien avec son auditoire, et non pas seulement rassembler des arguments. Le commentaire devra tenir compte de cet aspect.

## MOUVEMENT DU TEXTE ET CENTRES D'INTÉRÊT

Le plan suivi par l'allocution de F. Mitterrand ne ressort guère, mais il répond néanmoins aux diverses nécessités d'une présentation de candidature :

- Situation politique : fin du gaullisme;
- Situation du pays : problèmes et enjeux;
- Le rôle du candidat et sa justification (critique des rivaux) ;
- L'engagement solennel d'être le Président de tous;
- L'appel aux citoyens-électeurs.

Le mouvement de ce texte n'est pas déterminant encore qu'il soit assez différent de celui des premières allocutions de ses concurrents). Il ne nous oriente que sur le contenu du discours et l'on peut se demander si c'est vraiment ce contenu qui peut être convaincant : au moins faudra-t-il que la rhétorique du langage employé vienne relever la banalité inévitable des thèmes.

Mais si nous lisons une seconde fois le texte et que nous nous rappelons les conditions d'émission de cette allocution télévisée, nous n'aurons guère de peine à observer que l'orateur parle à la fois de lui-même et des Français : la relation qu'il tenta d'établir entre eux et lui, dans son discours, va donc être déterminante sur l'effet produit par son message.

Nous tenterons donc d'exercer sur ce texte deux approches successives :

- |  |
|--|
| <ol style="list-style-type: none"><li>1. Premier centre d'intérêt : <b>la nature de l'augmentation et la rhétorique employée;</b></li><li>2. Deuxième centre d'intérêt : <b>la relation locuteur/auditeur</b> et son efficacité.</li></ol> |
|--|

Notons que lorsqu'un texte est aussi long, la lecture méthodique doit absolument être synthétique. Expliquer ce discours au fil du texte, ce serait se perdre dans des sables mouvants.

## ARGUMENTATION ET RHÉTORIQUE

### - Le contenu stéréotypé:

*"Tous les candidats disent la même chose."*

L'impression de banalité des thèmes développés vient de plusieurs raisons. D'abord, c'est une première allocution : elle ne peut donc que rester dans les généralités. Ensuite, chaque candidat s'adresse à *tous* les Français, et non pas simplement à ceux de son parti : pour ne choquer personne il doit donc gommer de son discours ce qui pourrait, paraître trop hardi, trop marqué politiquement. Enfin, la situation de communication oblige à répondre à des questions incontournables, à développer des thèmes classiques :

- il faut dire quel est l'enjeu (le Président est mort, la Présidence est vide, la situation appelle des candidats) ;
- il faut peindre une France à problèmes, qui a besoin de solutions et d'hommes compétents;
- il faut définir le rôle du Président, puisqu'on prétend le devenir, et bien sûr, on ne peut minimiser cette fonction;
- il faut dire ce qu'on veut faire, proposer un programme ou des perspectives générales : qui peut se dire contre le progrès social, une France fraternelle ou la vocation internationale du pays ?

Ce qui est peut-être moins visible et plus subtil, c'est que tous ces lieux communs reviennent, en réalité, à permettre au candidat de donner une image crédible de lui-même. Ainsi, présenter la situation historique comme grandiose c'est se vouloir l'homme de la situation ; peindre les problèmes de la France, c'est la première démarche de celui qui veut se montrer capable de donner des solutions; définir le rôle présidentiel, c'est dessiner une image ambitieuse de soi-même; proposer un dessein politique, c'est donner l'image de quelqu'un qui s'engage de façon désintéressée au service du pays. En somme, tous les arguments jouent au *second degré*, qui est l'image que donne l'orateur de lui-même en les utilisant (d'où l'importance de la rhétorique qui les exprime).

Ainsi, explicitement ou non, le seul véritable contenu de ce type d'allocution consistera dans la justification que le candidat donne de sa candidature. Car on n'imagine pas qu'un candidat puisse dire : je me présente parce que je désire le pouvoir, cela fait des années que j'attends l'occasion, élisez-moi enfin ! Si l'on considère un ensemble d'allocutions de ce type, on s'aperçoit qu'au fond, un candidat dispose de quatre arguments pour justifier sa candidature :

(Au-dessous)

- La confiance, la poussée des Français ou catégories de Français dont le candidat se sait ou se veut représentatif.

(Au-dessus)

- Le devoir, la mission, la vocation : l'appel de la France.

(En arrière)

- La garantie qu'offre le passé de l'homme politique, la lancée " naturelle " de son destin national.

(En avant)

- La volonté d'action, les projets d'avenir, les perspectives ou le programme proprement politique.

Parmi ces quatre arguments, F. Mitterrand a privilégié dans son allocution le premier et le dernier: il discrédite même ses deux concurrents, à ces deux niveaux, dans son sixième paragraphe. Il faut dire que Chaban-Delmas avait surtout utilisé le second argument, et Giscard d'Estaing le troisième. Mais ces arguments ne sont pas réservés, et chaque candidat y puise plus ou moins explicitement dans l'ensemble de ses discours.

### - La rhétorique:

Le recours aux thèmes dont nous venons de parler serait inopérant sans le travail du style qui peut leur donner une vigueur: c'est par là que le candidat peut soigner l'image de lui-même, en traitant mieux ces thèmes que son concurrent. Chez Mitterrand, qui déclare que *"le gaullisme n'a pas d'héritier"* on peut remarquer d'abord la recherche d'un style présidentiel, voire gaullien, qui va lui permettre de crédibiliser son image de président.

### - Le style " gaullien " :

Il s'agit pour l'orateur de montrer par son style qu'après tout, ce pourrait bien être lui, l'héritier du gaullisme.

Il le fait d'abord par le choix des grands mots républicains, qui confèrent à sa prestation une solennité démocratique. *" Vote, urne, suffrages, élu, au nom de, intérêt supérieur, pays, nation, peuple, postérité, époques histoire, siècle, cœur, raison, conscience, honneur, conviction, engagement, responsabilité, respecter "* L'emploi de ces termes, au fil du discours, pénètre l'auditeur sans qu'il s'en rende trop compte, et contribue à lui faire croire à la vertu républicaine et à la foi démocratique du locuteur. A cela s'ajoutent :

- la tendance au globalisme des expressions : " monde entier ", "la plupart des grands problèmes", un ensemble de forces", "bien au-delà de" (le candidat brasse de grandes réalités);

- le goût du superlatif : *" les plus anciens les plus jeunes", "ma plus profonde conviction", "ce dont j'ai le plus souffert"* (le candidat n'a-t-il pas de convictions ou de souffrances plus graves?);

- l'expression du définitif et les futurs d'insistance : *" il ne faut plus que ", " désormais ", " sans renoncer jamais ", " il sera et restera ", "vous devrez et vous pourrez ", " je respecterai et ferai respecter "*

- l'expression de la totalité : on conserve un emploi fréquent du mot "tout", pronom, ou adjectif. *" Tout peut être décidé", " il était tout " tout faire, tout prévoir, tout apaise", "tout le monde", "de toute ma raison, de tout mon cœur", "nous tous", "vous tous", "tous les" (trois fois), et " tous ceux " (cinq fois) !*

A travers de tels énoncés, compte tenu de leur fréquence, c'est lui-même que l'orateur soigne, c'est sa dimension : **il n'évoque l'ampleur du monde que pour montrer la hauteur de sa vision.** Il se présente comme un grand homme face à l'Histoire parlant au peuple au nom des foules alors qu'il n'est, rappelons-le, qu'un candidat en tête-à-tête avec l'objectif d'une caméra.

### - L'éloquence traditionnelle

Aux remarques précédentes s'ajoutent d'autres traits de style ou des figures de rhétorique plus classiques.

C'est d'abord le style antithétique. Il permet souvent au locuteur de s'affirmer dans un jeu de position/opposition ou du moins de paraître dominer l'ambivalence des choses de ce monde. Voici quelques exemples:

*" il présente un passif, il présente un actif, mais c'est un héritage qui n'a pas d'héritier"*

*" Hier il était tout, demain il sera et restera le premier"*

*" choisir pour le présent sans renoncer jamais à vos responsabilités d'avenir"*

*"mais la question ce n'est pas seulement de le dire, c'est aussi de le pouvoir"*

On peut d'autre part recenser un certain nombre de procédés oratoires :

- la contre objection (" *certes, on m'objectera que, mais* " : façon de solliciter l'argument adverse pour mieux le neutraliser ) ;
- l'appel solennel (à la fin de l'allocution) ;
- les interrogations oratoires (qui contiennent déjà leur propre réponse)
- ou les exclamations qui amplifient le discours (" *Comment celui-ci ... ? ; Comment celui-là ... ?* " ; " *et combien qui sont seules ...* " ; *et quels Français!*");
- les séries anaphoriques (" *ceux qui, ceux qui, tous ceux qui...*" ; " *de toute ma raison, de tout cœur* " ) ;
- les tournures emphatiques (" *Eh bien moi, je considère* " );
- le souci des fins de paragraphe (avec même quelques rythmes d'alexandrin : " *ont appris rudement la lutte pour la vie* " , " *mais c'est un héritag(e) qui n'a pas d'héritier*", " *supportent la rigueur d'une vie difficile* ")
- et, plus généralement, le soin apporté au nombre oratoire : ce texte est manifestement écrit pour être dit, sinon déclamé ( même si l'on peut estimer que c'est une erreur de déclamer à la télévision comme on peut le faire dans un meeting).

## LA RELATION ENTRE LE LOCUTEUR ET L'AUDITEUR

Nous disons l'auditeur en sachant bien que celui-ci est aussi un spectateur. C'est que, dans ce face à face télévisé, la part de discours l'emporte sur le jeu de l'image (encore que celle-ci ne soit pas négligeable : on dit qu'en 1974, la fixité hypnotique du regard du candidat Giscard d'Estaing n'a pas été pour rien dans la séduction de sa campagne, et que c'est de façon très calculée qu'il déclara alors : " *Je voudrais regarder la France au fond des yeux* " !). Nous n'avons de toute façon ici que les paroles et c'est à travers elles que nous devons observer quelle relation celui qui parle essaie de tisser avec ceux qui l'écoutent.

### - Le premier pronom

Dès l'ouverture, François Mitterrand dit "nous" et même, " nous tous". Par ce simple emploi du " nous ", l'orateur constitue le public en une communauté dont il fait partie, et dont il se veut l'expression. L'électorat est regroupé devant l'évidence de la situation (la fin du gaullisme) et l'orateur se présente comme celui qui réfléchit avec la foule sur ce qu'il faut faire.

Le même pronom revient dans l'appel final, là encore en bonne place (" *nous rejoindre* "). Il est de plus soutenu à plusieurs reprises par le possessif correspondant : " *notre histoire* ", " *notre pays* ", " *notre peuple* " (trois fois), " *nos côtés* ". Cette fréquence renforce l'auditeur dans le sentiment d'être proche de l'orateur. Il s'y ajoute les autres moyens par lesquels le candidat se place littéralement au milieu de ses nombreux interlocuteurs : " *je voudrais réfléchir avec vous* ", " *être le candidat de la gauche au nom de tous cela qui* " (le contexte qui suit montre que les groupes évoqués débordent largement l'électorat de gauche).

La relation ainsi créée avec l'ensemble des auditeurs est certainement beaucoup plus efficace, pour obtenir leur sympathie (sinon leurs suffrages) que l'augmentation analysée précédemment.

### - La présence des interlocuteurs

Le candidat ne se contente pas de rassembler le public autour de lui : même s'il dit "je" une quinzaine de fois, il évite d'écraser de sa présence ceux à qui son discours s'adresse ; il s'efface presque, en consacrant la plus grande partie de ses paroles à tous ceux qu'il veut représenter. Les noms ou pronoms au pluriel, qui renvoient à telle ou telle catégorie de Français, ne se comptent pas : " *Français*", " *majorité de Français*", " *tous les Français*" (deux fois), " *les anciens*", " *les jeunes*", " *les mères de famille*", " *citoyens*", " *travailleurs*", " *ceux qui*" (6 fois), " *tous ceux qui*" (5 fois), " *peuple*" (3 fois). L'adjectif "tous" vient en outre plusieurs fois renforcer ce nombre (" *nous avons tous compris*", " *engagements pris envers vous tous* ").

Cette foule d'électeurs réels ou potentiels, le candidat les resserre autour de lui pour se mettre au milieu d'eux. Dans son langage, en réalité le "nous", le "vous" et les "ceux qui" **se relient**, comme on le voit au fil du second paragraphe ; " *notre peuple... chacun de vous... les plus jeunes, les plus anciens*, etc. ", et comme on le constate aussi dans l'appel final : " *j'appelle tous ceux... à nous rejoindre*". Ainsi, "tous", "nous" et "moi" ne font qu'un. Du même coup, rapprochés

par l'orateur, les interlocuteurs sont aussi **rendus présents les uns aux autres**. Ils sont foule, ils forment une démocratie ! Rechauffés par ce rassemblement, les interlocuteurs innombrables et proches de l'orateur sont en même temps valorisés. Le peuple, chaque citoyen, a son histoire. Il a grandi, il est majeur. Il a souffert, il a du cœur (à l'image de l'orateur si proche de lui). Il est travailleur, il connaît la lutte pour la vie. Il est appelé à prendre en charge son destin, à décider lui-même de son sort. Quelle capacité ! Comment pourrait-il ne pas vouloir rejoindre celui qui l'appelle "à vivre mieux", et l'en croit si capable ! Compris, exalté, le peuple ne peut désert le sillage d'un candidat qui lui donne une telle place dans son discours.

## - L'image du candidat

Il s'agit ici de tirer les conclusions entre l'image que se donne le candidat, par le style qu'il emploie, et le lien qu'il crée avec ses interlocuteurs.

Le premier indice porteur de l'image de soi est bien entendu le nombre d'emplois de la première personne : une quinzaine de "je" au total. L'orateur est bien présent en personne dans son discours. Mais attention : il ne suffit pas de faire des recensements quantitatifs. La présence d'un "je" peut avoir différents effets, et elle n'est pas toujours un renforcement de l'image du candidat. On sait qu'en général, les personnes qui étalent trop leur "moi je" manifestent surtout leur doute d'elles-mêmes. Lorsque Mitterrand s'exclame par exemple : " *Eh bien moi, je considère comme un honneur d'être le candidat de la gauche*", cette mise en avant du moi peut être ressentie par l'auditeur comme un signe de faiblesse (il laisse entendre que tout le monde ne considère pas cela comme un honneur). A l'inverse, l'emploi du "je" peut être qualitativement essentiel lorsque le candidat veut faire sentir la profondeur de son intériorité : "*j'exprime là ma plus profonde conviction*", "*Ce dont j'ai le plus souffert*" "*j'ai conscience de servir*".

Cet emploi ne doit cependant pas être abusif : le public peut sourire de celui qui affiche trop son cœur (" *Vous n'avez pas le monopole du cœur*" dira justement V. Giscard d'Estaing à F. Mitterrand). La place du "je" dans le discours joue aussi considérablement : on ne peut pas mettre sur un même plan, par exemple, le "je" de "*je voudrais réfléchir avec vous*" et celui de l'appel final "*j'appelle tous ceux qui*". Le verbe qui suit le "je" est décisif (dans "*j'appelle*", le verbe est justement un verbe *performatif*, c'est-à-dire un verbe dont la simple énonciation opère l'action qu'il présente). De toutes ces remarques, on peut conclure :

- qu'une quinzaine d'occurrences, cela suffit sans doute pour donner de la présence au "je" du candidat, mais sans que ce nombre soit excessif ;
- que parmi cette quinzaine d'emplois, certains sont caractéristiques, et tendent à conférer à la personne qui parle une image d'homme politique sérieux, conscient des enjeux et désireux du bien de tous. Ce sont ceux-là qui comptent.

Mais l'image du candidat n'est pas essentiellement là. Il lui fallait, bien sûr, le dire "je"; il lui fallait ne pas dire trop, pour ne pas écraser de sa personne (nous l'avons vu) la foule de ses interlocuteurs; mais c'est surtout dans sa rhétorique, dans la façon de se poser devant l'histoire et au milieu du peuple, que le candidat a cherché à se donner la dimension présidentielle. Renvoyons sur ce point à la première partie de notre analyse.

## CONCLUSION

Il est difficile de juger de l'efficacité de ce texte au niveau purement politique : cette allocution figure dans l'ensemble d'une campagne, dans un contexte oublié, et l'on sait que le candidat Mitterrand sera en définitive vaincu par le candidat Giscard d'Estaing.

On peut déjà plus aisément examiner si ce texte (ce discours) est adapté au moyen de communication qu'est la télévision. On a pu dire à ce propos que le candidat Mitterrand avait trop tendance encore, en 1974, à rester prisonnier d'une éloquence politique traditionnelle, et à s'exprimer sur le petit écran comme dans un meeting au milieu de la foule. Contrairement à Giscard d'Estaing, qui individualisait sa relation au téléspectateur ("*Bonsoir Madame, Bonsoir Mademoiselle, Bonsoir Monsieur*"), Mitterrand s'adresse effectivement à un public global. Est-ce vraiment une faiblesse ?

En ce qui nous concerne, nous nous contenterons de juger cette allocution en tant que discours. **L'originalité de ce texte argumentatif se trouve en effet en dehors de l'argument proprement dit**. A partir d'un contenu assez banal, l'orateur a su rendre crédible sa candidature, d'une part en donnant à la situation dont il parle une dimension qui finit par lui profiter, d'autre part en créant avec ses interlocuteurs une relation qui fait de lui un représentant possible, et c'est justement ce qu'une telle allocution est chargée de démontrer.